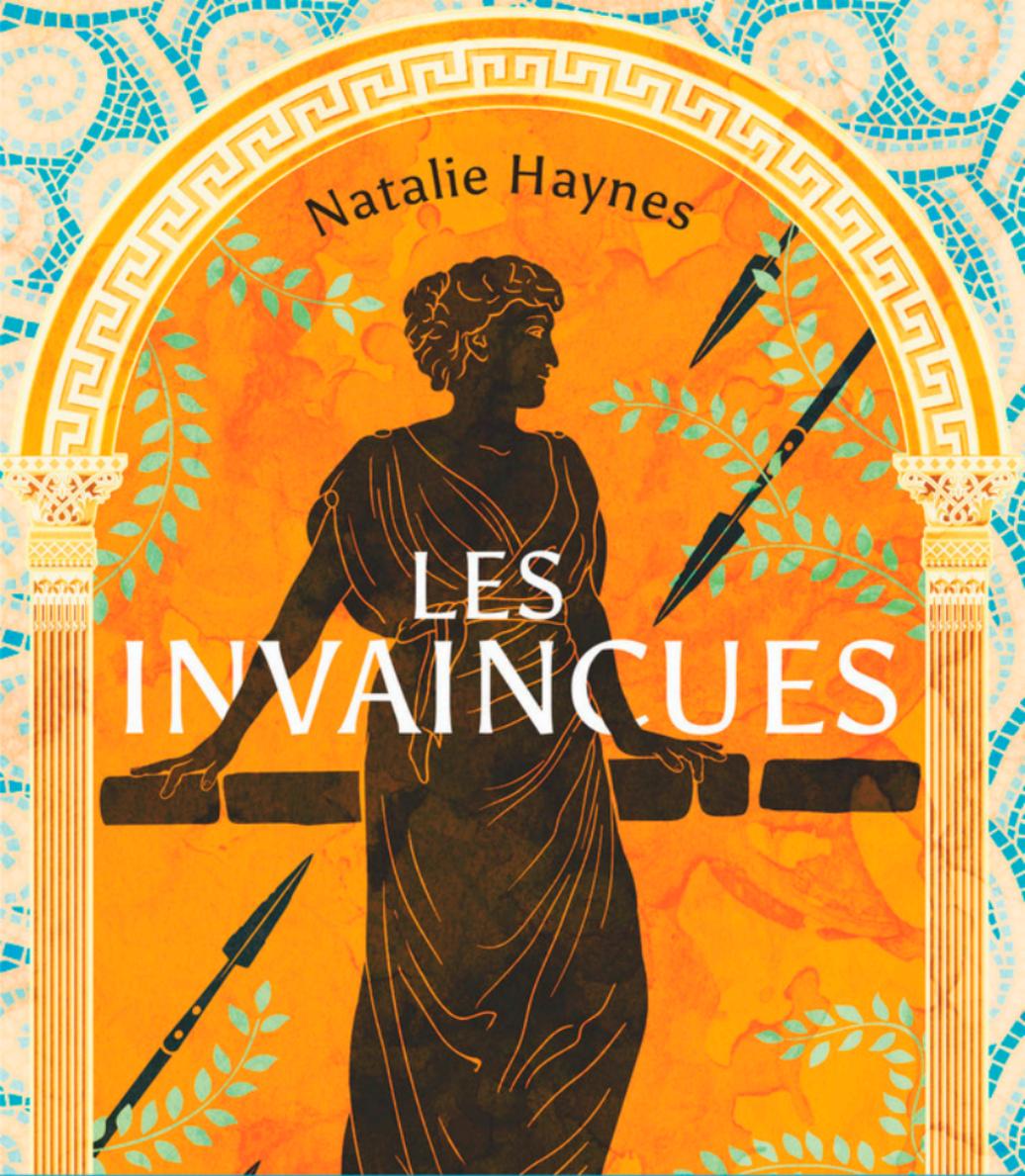


Natalie Haynes



LES
INVAINCUES

PRIX

CLUB DES LECTEURS

★ SÉLECTION ★



PRIX CLUB DES LECTEURS

Ce livre a été lu en avant-première par des lecteurs et des libraires de la France entière, membres des Clubs des Lecteurs J'ai lu.

Chaque mois, ces passionnés se réunissent pour partager leur amour des livres ; chaque année, ils élisent le roman de l'été.

Pour en savoir plus sur les modalités du prix, rendez-vous ici :
jailu.com.

Librairie Le Pavé dans la Mare à Élancourt (78)

Geneviève, Hélène, Jacqueline, Laurence, Marie-Claude, Marie-Espérance, Marie-Thérèse, Maryse, Nadine, Sophie, Stéphanie

Librairie Charlemagne à Hyères (83)

Anne-Marie, Coralie, Élodie, Martine, Sabine, Sabrina, Stéphanie B., Stéphanie P.

Librairie Olbia à Hyères (83)

Anne, Colette, Danielle, Fabienne, Françoise, Jacline, Lucie, Marcello, Maryse, Monique, Odile, Sabrina

Espace Culturel E. Leclerc Porte de Gouesnou à Gouesnou (29)

Annaïg, Audrey, Brigitte, Florence, Gwen, Hélène, Inès, Isabelle, Karine, Marilyn, Marion, Morgan, Nathalie, Nelly

Librairie Un point un trait à Lodève (34)

Anne J., Anne S., Colette, Cynthia, Élisabeth, Hélène, Isabelle M., Isabelle P., Magali, Marie, Marie-José, Michèle, Raoul, Stephan

Librairie Vauban à Maubeuge (59)

Agnès, Anne, Catherine, Édith, Henriette, Isabelle, Ketty, Medina, Nathalie, Sylvia

Librairie Colbert à Mont-Saint-Aignan (76)

Brigitte, Catherine C., Catherine M., Christiane, Christine, Jérôme, Monique, Odile, Véronique

Espace Culturel E. Leclerc Plessis-Belleville au Plessis-Belleville (60)

Anthony, Aurélie, Carole, Cécilia, Christine, Élodie, Ilona, Lou-Ann, Océane

Librairie Forum à Saint-Étienne (42)

Amel, Camille, Catherine, Cécile, Clémence, Dominique, Fernando, Floriane, Isabelle, Raphaël, Samia, Stéphanie, Varouna

Cultura Venette à Venette (60)

Delphine, Gwenaëlle, Isabelle D., Isabelle N., Maryline, Noémie, Régine, Sylvie, Typhaine

Les Invaincues

DE LA MÊME AUTRICE

Dans les yeux de Méduse, Michel Lafon, 2024.

NATALIE HAYNES

Les Invaincues

ROMAN

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Manon Malais



TITRE ORIGINAL
A Thousand Ships

© Natalie Haynes, 2019

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE
© Éditions Michel Lafon, 2023

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Keziah, bien sûr

Liste des personnages

GRECS

La maisonnée des Atrides

AGAMEMNON, roi de Mycènes, près d'Argos, en Grèce continentale. Fils d'Atrée, mari de :

CLYTEMNESTRE, reine de Mycènes, mère de :

IPHIGÉNIE, ORESTE, ÉLECTRE

MÉNÉLAS, frère d'Agamemnon, mari de :

HÉLÈNE de Sparte, plus tard connue sous le nom d'Hélène de Troie. Hélène est à la fois la sœur et la belle-sœur de Clytemnestre. Elle a une fille avec Ménélas :

HERMIONE

Par ailleurs :

ÉGISTHE, fils de Thyeste (le frère d'Atrée),
cousin d'Agamemnon et de Ménélas

La maisonnée d'Ulysse

ULYSSE, roi d'Ithaque, fils d'ANTICLÉE et de LAËRTE.

Mari de :

PÉNÉLOPE, reine d'Ithaque, experte en tissage,

mère de :

TÉLÉMAQUE

Leur maisonnée comprend également :

EURYCLÉE, nourrice d'Ulysse

EUMÉE, loyal porcher

Ulysse fut retardé en rentrant de Troie

par (entre beaucoup d'autres) :

POLYPHÈME, géant à un œil, ou Cyclope.

Fils de POSÉIDON, dieu de la mer

CIRCÉ, magicienne résidant sur l'île d'Ééa

LES LESTRYGONS, géants cannibales

LES SIRÈNES, mi-femmes, mi-oiseaux, dont le chant entraîne les marins à leur perte

SCYLLA, mi-femme, mi-chien, aux crocs acérés

CHARYBDE, maëlstrom destructeur de bateaux

CALYPSO, nymphe résidant sur l'île d'Ogygie

La maisonnée d'Achille

PÉLÉE, roi et héros grec, mari de :

THÉTIS, nymphe de la mer. Leur fils :

ACHILLE, le plus grand guerrier que le monde eût jamais connu Son meilleur ami et sans doute amant :

PATROCLE, guerrier, appartenant à la petite noblesse grecque Pendant la guerre de Troie, leur captive :

BRISÉIS, princesse de Lyrnessos, une ville mineure non loin de Troie

Achille a également un fils :

NÉOPTOLÈME

Parmi les autres guerriers grecs mêlés
à la guerre de Troie se trouvent :

SINON, guerrier

PROTÉSILAS, roi de Phylacé, petite colonie
grecque en Thessalie Mari de :

LAODAMIE, sa reine

TROYENS

La maisonnée de Priam

PRIAM, roi de Troie, père d'innombrables fils et filles, et mari de :

HÉCUBE, ainsi saluée par les Romains et, plus tard, par Shakespeare. Mère de :

POLYXÈNE, héroïne troyenne

CASSANDRE, prêtresse d'APOLLON, dieu des archers, de la médecine et de la maladie

HECTOR, le grand héros troyen

PÂRIS, héros troyen et séducteur des épouses d'autrui

POLYDORE, le plus jeune fils de Priam et Hécube

Hécube et Priam sont aussi

les beaux-parents de :

ANDROMAQUE, femme d'Hector, mère d'ASYTANAX

Parmi les autres Troyens mêlés à la guerre se trouvent :

ÉNÉE, noble, fils d'ANCHISE et mari de :

CRÉUSE, mère d'EURLÉON (plus tard connu des Romains sous le nom d'Ascagne)

THÉANO, épouse d'ANTÉNOR (conseiller de Priam) et mère de : CRINO

CHRYSEÏS, jeune fille troyenne, fille de

CHRYSÈS, prêtre d'APOLLON

PENTHÉSILÉE, princesse des Amazones, sœur d'HIPPOLYTE. Alliée de Troie dans la dernière année de la guerre

ŒNONE, nymphe des montagnes, résidant non loin de Troie

DIVINITÉS

CALLIOPE, muse de la Poésie épique

ZEUS, roi des Olympiens. Père d'innombrables autres dieux, déesses, nymphes et demi-dieux. Mari et frère de :

HÉRA, reine des Olympiens, haïssant quiconque est séduit par Zeus

APHRODITE, déesse de l'amour, et surtout du désir. Épouse du dieu forgeron HÉPHAÏSTOS, et amante occasionnelle du dieu de la guerre, ARÈS

ATHÉNA, déesse de la sagesse et de la défense militaire. Déesse tutélaire d'Athènes, elle soutient Ulysse et affectionne les chouettes

ÉRIS, déesse de la discorde, qui aime à la semer

THÉMIS, ancienne déesse de l'ordre, par opposition au chaos

GAÏA, une autre ancienne déesse, à nos yeux Mère Nature

LES MOIRES, ou Parques pour les Romains.

Trois sœurs : CLOTHO, LACHÉSIS et ATROPOS, qui tiennent notre destin entre leurs mains

1

Calliope

« Chante, Déesse », dit-il, et le ton de sa voix laisse clairement entendre qu'il ne s'agit pas d'une requête. S'il me plaisait d'agréer à ses vœux, je pourrais dire qu'il aiguise sa voix sur mon nom, comme un guerrier sa dague sur la pierre, afin de se préparer aux combats du matin. Mais je n'ai pas envie d'être muse, aujourd'hui. Peut-être ne s'est-il jamais mis à ma place ; peut-être n'y a-t-il jamais songé. Non, bien sûr, il ne pense qu'à lui-même, comme tous les aèdes. Étonnant, malgré tout, qu'il n'ait jamais considéré le nombre d'hommes qui, comme lui, exigent chaque jour toute mon attention et mon soutien sans faille. Le monde a-t-il vraiment besoin de tant d'épopées ?

Chaque conflit, chaque guerre, chaque ville assiégée ou mise à sac, chaque village détruit ; tous les voyages impossibles, les naufrages, les retours au foyer... Ces histoires ont toutes été contées, maintes et maintes fois chacune. Croit-il vraiment avoir quelque chose de nouveau à dire ? Pense-t-il avoir besoin de mon aide pour se souvenir de tous ces personnages, ou pour remplir les blancs

lorsque les événements ne coïncident pas avec la métrique du vers ?

En baissant les yeux, je vois qu'il incline la tête, que ses épaules, quoique larges, se sont affaissées. Son épine dorsale commence à se courber. Il est bien vieux, cet homme... plus que ne le laissait entendre l'autorité dans sa voix. Me voilà curieuse. C'est d'ordinaire les jeunes qui trouvent tant d'urgence à la poésie. Je m'accroupis pour voir ses yeux, mais il les a fermés dans la ferveur de sa prière. Je ne peux l'identifier tant qu'il garde les paupières closes.

Il porte une magnifique broche d'or, une couronne de feuilles luisantes, finement ouvragées. On l'a donc déjà richement récompensé pour ses chants par le passé. Il a prospéré par son talent, non sans mon secours, sans aucun doute. Pourtant, il en veut toujours plus. Si seulement je pouvais voir son visage à la lumière...

J'ai beau attendre encore qu'il ouvre les yeux, ma décision est déjà prise. S'il veut mon aide, qu'il me fasse une offrande. Ainsi font les mortels : ils demandent d'abord, supplient ensuite, marchandent enfin. Je lui offrirai ses mots lorsqu'il m'offrira cette broche.

2

Créuse

Un terrible coup de tonnerre la réveilla en sursaut, hors d'haleine. Elle chercha le bébé des yeux avant de se rappeler qu'il avait grandi, que cinq étés s'étaient écoulés alors que la guerre faisait rage au-delà de l'enceinte. Il était dans sa propre chambre, bien sûr. Son souffle s'apaisa et elle tendit l'oreille pour l'entendre appeler sa mère, terrifié par l'orage. Mais l'appel ne vint pas. Qu'il était courageux, son petit garçon. Trop courageux pour s'effrayer des éclairs, fussent-ils lancés par Zeus en personne. Elle tira la courtepointe sur ses épaules et tenta de deviner l'heure de la nuit. Le crépitement de la pluie se faisait plus fort. L'aube ne tarderait guère, sans doute, car l'on pouvait déjà discerner les contours de la chambre. Quelle étrange lumière, si entièrement jaune, donnant aux murs rouge sombre la couleur du sang... Comment l'expliquer autrement que par le lever du soleil ? Mais comment le soleil pourrait-il ainsi emplir la pièce alors que la pluie tambourine sur le toit ? Encore désorientée par ses rêves, il lui fallut quelques instants pour comprendre que l'odeur

âcre qui lui emplissait les narines n'était pas due à son imagination. Le fracas qui l'avait réveillée n'avait pas chu des cieux, et le crépitement n'était pas celui de la pluie, mais du bois sec et de la paille sous l'effet de la chaleur. La frémissante lumière jaune n'était pas celle du soleil.

Enfin consciente du danger qui la guettait, elle bondit du lit, espérant ainsi rattraper la lenteur de sa réaction. Il fallait sortir, s'éloigner de l'incendie. Déjà, la fumée lui empoissait la langue d'une suie grasse. Elle appela son mari, Énée, et leur fils, Euryléon, sans recevoir de réponse. Au sortir de sa petite chambre – l'étroite couche avec sa courtepoinTE brun-rouge qu'elle avait tissée avec tant de fierté pour son mariage –, elle s'arrêta net, toute célérité fuyant ses pieds pour se disperser dans le plancher : les flammes dansaient par la haute fenêtre en face de la porte. Ce n'était pas sa maison qui brûlait, mais la citadelle qui dominait la ville de Troie. Jamais encore le feu ne l'avait atteinte, en dehors des flammes des sentinelles, des braseros sacrificiels ou du char d'Hélios, dieu du soleil. Or voilà que le feu dansait désormais entre les colonnes de pierre d'ordinaire si fraîches au toucher. Elle assista en silence à l'embrasement d'une partie du toit. Du bois jaillit soudain une gerbe d'étincelles, pareilles à une nuée de lucioles dans la fumée.

Énée devait être parti combattre l'incendie, se dit-elle. Il avait sans doute couru aider ses frères, ses cousins, chargés de seaux d'eau et de sable, de tout ce qu'ils avaient pu trouver. Ce n'était pas le premier incendie à menacer la cité depuis le début du siège, et les hommes feraient tout

– feraient n’importe quoi – pour sauver la citadelle qui abritait les plus précieuses richesses de Troie : le trésor, les temples, la maison de leur roi Priam. La terreur qui l’avait poussée hors de son lit diminua lorsqu’elle constata que son propre foyer n’était pas en feu, qu’elle et son fils ne couraient aucun danger. Ce qui n’était pas le cas de son mari, comme souvent dans cette guerre sans fin. La frayeur aiguë mêlée à la menace qui pesait sur sa propre vie se changea en une anxiété sourde, familière. Elle avait tant l’habitude de le voir sortir combattre cette plaie grecque qui campait sous les murs depuis dix longues années, tant l’habitude de s’angoisser chaque fois qu’il partait, tant l’habitude d’attendre, paralysée, son retour, que la peur qui s’empara d’elle était presque un réconfort, tel un oiseau noir perché sur son épaule. Il est toujours rentré à la maison, se dit-elle. Toujours. Elle tenta d’ignorer la pensée que l’oiseau venait de lui croasser malgré elle : pourquoi le passé garantirait-il le futur ?

Un autre monstrueux fracas la fit sursauter, sans doute encore plus bruyant que celui qui l’avait réveillée. Elle se pencha par la fenêtre pour observer la ville en contrebas, et comprit que cet incendie ne se distinguait pas seulement par l’importance de sa cible : de fait, il n’était pas confiné à la citadelle. Des poches de virulente lumière orange dansaient partout dans la cité. Créuse murmura une prière aux dieux du foyer, mais il était trop tard pour leur adresser sa requête. Alors même que les syllabes s’échappaient de sa bouche, elle comprit qu’ils avaient abandonné Troie. Partout, les temples brûlaient.

Elle courut le long de l'étroit corridor obscur qui menait au-devant de la maison et traversa la cour qu'elle aimait tant, avec ses hauts murs ornements. Personne en vue : même les esclaves étaient partis. Elle trébucha sur l'ourlet de sa robe et entortilla le tissu dans son poing pour le remonter. Une fois encore, elle appela son fils – Énée l'aurait-il pris avec lui pour aller chercher son propre père ? Était-il déjà parti ? – et ouvrit la lourde porte de bois qui donnait sur la rue. Elle voyait maintenant ses voisins la descendre en courant. Personne ne transportait d'eau comme elle avait imaginé Énée le faire : ils n'avaient que des sacs, ce qu'ils avaient pu rassembler avant de fuir. Ou rien du tout. Elle ne put réprimer un cri de désarroi. Des appels, des hurlements s'élevaient dans toutes les directions. La fumée nappait les rues, comme si la ville elle-même était trop salie, trop honteuse pour affronter les regards.

Debout dans l'encadrement de la porte, elle hésitait sur la marche à suivre. Mieux valait rester chez elle, bien sûr, pour que son mari puisse l'y trouver à son retour. Des années plus tôt, il lui avait promis que si la cité venait à tomber, il les emmènerait, elle et leur fils, avec son père et les autres survivants, fonder une autre ville de l'autre côté de la mer. Elle l'avait fait taire d'un doigt sur ses lèvres pour retenir ses paroles. Évoquer de telles choses pouvait suffire à les rendre réelles si un dieu malicieux venait à les entendre. Sa barbe lui chatouillait les mains, mais elle ne riait pas. Lui aussi était parfaitement sérieux : « C'est mon devoir, avait-il dit. Priam me l'ordonne. Que le pire arrive, et quelqu'un devra se charger d'édifier une

nouvelle Troie. » Elle tenta à nouveau de réprimer le tourbillon de ses pensées – il ne reviendrait pas, il était déjà mort, la ville serait rasée avant l'aube, et elle n'aurait plus de maison où rentrer, plus personne n'en aurait...

Mais comment une chose pareille avait-elle pu se produire ? Elle laissa aller sa tête contre la porte de bois dont les clous de métal avaient tiédi. En baissant les yeux, elle vit que les plis de sa tunique étaient déjà encrassés d'un noir huileux. Ce qui se produisait sous ses yeux dans toute la ville était impossible, car Troie avait gagné la guerre. Les Grecs avaient enfin fui, à l'usure, après dix ans passés dans la plaine, devant la cité. Eux qui étaient arrivés avec leurs grands navires toutes ces années auparavant... Qu'avaient-ils accompli, au juste ? On s'était battu aux portes de la ville, et tout autour ; on les avait repoussés presque jusqu'au pied des vaisseaux échoués sur le sable, puis ils avaient regagné du terrain ; on s'était affronté en duel, ou dans un tumulte d'armées ; les deux côtés avaient souffert de la maladie, de la famine. De grands champions étaient tombés au combat, des lâches avaient sauvé leur propre vie. Mais Troie, sa ville, avait fini par triompher.

Était-ce trois jours plus tôt ? Quatre ? Elle avait perdu la notion du temps. Mais des faits, elle était certaine. Elle était montée sur l'acropole pour voir, de ses propres yeux, la flotte grecque faire voile. Comme tous les autres habitants de la ville, elle avait entendu dire, depuis déjà plusieurs jours, que l'armée grecque levait le camp. On ne pouvait nier qu'ils avaient déserté le champ de bataille. Énée et ses hommes – elle n'arrivait pas à les

voir comme des guerriers : c'était leur rôle hors des murs, pas au sein de la cité – avaient songé à mener quelques raids pour en apprendre plus, autant que pour semer la pagaille. Mais ils s'étaient contenus, patientant derrière l'enceinte en attendant la suite. Après encore un jour ou deux sans lancers de javelots, sans sifflements de flèches, l'espoir était revenu parmi les habitants. Peut-être une autre épidémie ravageait-elle le camp grec. Cela s'était déjà produit quelques mois plus tôt, et les Troyens s'en étaient réjouis, à grand renfort d'offrandes envers tous les dieux. Les Grecs étaient punis pour leur impiété, pour leur absurde refus d'accepter que Troie ne tomberait pas, ne pouvait tomber face à de simples mortels. Non, pas face à ces gens-là, ces Grecs arrogants avec leurs grands navires, leurs armures de bronze toujours étincelantes puisqu'ils ne sauraient tolérer l'invisibilité, l'obscurité, l'anonymat, pas un seul d'entre eux.

Comme tous les autres, Créuse avait prié pour une épidémie. Elle n'imaginait pas qu'il pût y avoir mieux à demander aux dieux. Mais après un autre jour, les vaisseaux s'étaient mis en branle : le frémissement des mâts au rythme des rames qui les faisaient sortir de la baie, jusqu'à la pleine mer... Les Troyens n'en croyaient pas leurs yeux, n'osant encore célébrer. Le camp grec faisait tache depuis si longtemps à l'ouest de leur cité, derrière l'embouchure du Scamandre, que sa disparition donnait à la côte un aspect curieux, comme après l'amputation d'un membre gangrené : moins horrible que l'alternative, mais toujours dérangeant. Après un jour de plus, même le dernier, le plus lent des navires avait disparu, grinçant sous le poids de

ses passagers et de leurs biens mal acquis après le pillage de tous les villages de Phrygie, partout où l'on avait moins d'hommes et de moins hauts murs qu'à Troie. Après avoir ramé jusqu'à trouver le vent, ils avaient déployé leurs voiles et disparu à l'horizon.

Créuse et Énée, debout sur l'enceinte, serrés l'un contre l'autre, avaient fixé l'écume des vagues sur le rivage, longtemps après le départ des bateaux. Elle lui avait murmuré des questions auxquelles il ne pouvait répondre : pourquoi sont-ils partis ? Reviendront-ils ? Sommes-nous enfin en sécurité ?

*

Un grand bruit sourd ramena soudain Créuse au présent. Impossible désormais de monter sur l'acropole pour chercher Énée : même depuis le seuil de sa maison, elle voyait clairement que le toit de la citadelle s'était effondré dans une bouffée de fumée. Personne à l'intérieur n'aurait pu y survivre. Elle se fit violence pour ne pas s'imaginer Euryléon dans les jambes de son père, tentant d'aider à éteindre les flammes insatiables. Non, Énée n'aurait pas entraîné leur fils unique vers le danger. Il devait être parti chercher Anchise pour le mettre en sécurité. Mais reviendrait-il trouver Créuse ou s'attendait-il à ce qu'elle le rejoigne dans les rues ?

Elle connaissait Énée mieux qu'elle se connaissait elle-même. Il avait sans doute secouru son père avant que l'incendie ne soit à son apogée : Anchise vivait près de l'acropole, là où les flammes ronflaient avec le plus de fureur. Énée devait savoir

que le trajet jusque chez lui serait éprouvant. Il devait avoir ménagé du temps pour le retour. Mais ce retour était maintenant impossible. Si bien qu'il ne lui restait qu'une chose à faire : se diriger vers les portes de la ville, en comptant sur Créuse pour faire de même. Elle le retrouverait dehors, dans la plaine, certainement en direction de ce qui était encore le camp grec il y a quelques jours à peine.

Créuse s'attarda un moment sur le seuil, en se demandant ce qu'elle devait emporter. Mais les hurlements se rapprochaient, dans un dialecte qu'elle ne connaissait pas. Les Grecs étaient entrés dans la ville : pas le temps d'aller chercher quelques objets de valeur, ni même une cape. Après un dernier regard sur les rues emplies de fumée, elle se mit à courir.

*

Créuse s'était laissée emporter par l'atmosphère de fête qui s'était répandue dans la cité la veille : pour la première fois en dix ans, les portes de Troie étaient grandes ouvertes. Elle n'avait pas vu les berges du Scamandre depuis ses douze ans. À l'époque, ses parents lui avaient dit que les Grecs étaient des pirates, des mercenaires qui voguaient sur les flots scintillants en quête de proies faciles. Tout le monde affirmait qu'ils ne resteraient pas longtemps en Phrygie. Pourquoi s'y attarder ? Personne ne croyait à leur excuse – venir chercher on ne sait quelle fille qui se serait enfuie avec l'un des fils de Priam... Quelle idée grotesque. Un millier de navires, traverser la mer pour assiéger une ville entière, tout cela pour une femme ? Même

après l'avoir vue – Hélène, avec ses longs cheveux dorés, assortis aux broderies de sa robe écarlate et aux bijoux qui décoraient sa gorge et ses poignets – Créuse refusait toujours de croire qu'une armée puisse venir d'aussi loin pour la ramener chez elle. Non, si les Grecs faisaient voile, c'était pour la même raison que tous les autres : remplir leurs coffres de trésors, et leurs maisonnées d'esclaves. Mais cette fois, en s'attaquant à Troie, ils avaient vu trop grand. Ces ignorants ne savaient pas que la cité était puissamment défendue en plus d'être riche. « Typique des Hellènes », avaient lancé les parents de Créuse. « Pour eux, quiconque n'est pas grec n'est qu'un barbare comme les autres. Jamais il ne leur viendrait à l'idée que Troie surpasse Mycènes, Sparte, Ithaque et tout le reste de ce qu'ils appellent leur pays. »

Troie ne leur ouvrirait pas ses portes. Créuse avait vu le visage de son père s'assombrir en discutant avec sa mère de la décision de Priam. La cité se battrait. Hors de question de leur rendre ni Hélène, ni ses robes, ni son or. Les Grecs n'étaient que des opportunistes, avait-il affirmé. Ils repartiraient avant même que leurs navires aient essuyé la première des tempêtes de l'hiver. La bonne fortune de Troie était légendaire : son roi Priam avec ses cinquante fils et cinquante filles, sa richesse sans limites, ses hauts murs et ses loyaux alliés. Les Grecs ne sauraient entendre parler d'un endroit pareil sans vouloir le mettre à sac. Ainsi étaient-ils faits. Si bien que les Troyens n'étaient pas dupes : c'était pour cela qu'ils étaient venus, sous prétexte de ramener Hélène. Les femmes de Troie, rassemblées à la fontaine pour y faire leur lessive,

murmuraient que le roi de Sparte avait sans doute délibérément poussé son épouse dans les bras de Pâris, pour donner à ses alliés l'excuse dont ils avaient besoin pour prendre la mer.

Quelles que soient leurs raisons, lorsque les Grecs avaient établi leur camp à l'extérieur de la ville, Créuse n'était encore qu'une enfant. Et voilà qu'en ce jour où elle en ressortait pour la première fois depuis leur arrivée, elle tenait la main de son propre fils, qui avait eu toute une cité comme crèche, sans jamais s'élancer dans les plaines qui l'entouraient. Même Énée, épuisé par des années de combat, semblait plus léger en entendant les portes s'ouvrir. Il avait toujours son épée au côté, bien sûr, mais il avait laissé sa lance chez lui. Les éclaireurs avaient rapporté qu'aucun soldat n'était resté en arrière : plus un homme, plus un bateau sur la côte. Rien qu'un sacrifice aux dieux, une énorme construction de bois. Impossible de savoir à qui l'avaient dédié les Grecs, ni dans quel but. Sans doute Poséidon, afin d'assurer leur retour, avait suggéré Créuse à son mari tandis que leur petit garçon courait sur le sol boueux. « L'herbe repoussera », avait-elle dit à Euryléon lorsqu'ils étaient sortis. Elle lui avait trop promis en pensant à sa propre enfance : elle n'avait pas songé au piétinement des sandales cloutées, aux roues des chariots, aux rivières de sang.

Énée avait hoché la tête et, l'espace d'un instant, malgré ses épais sourcils, elle avait trouvé dans son visage quelque chose de leur fils. Oui, l'offrande devait être destinée à Poséidon. Ou peut-être à Athéna, qui avait si longtemps protégé les Grecs ; ou à Héra, qui haïssait les Troyens, qu'importe

combien de têtes de bétail on sacrifiait en son honneur.

Tous deux avaient contourné ce qui avait été le champ de bataille pour se diriger vers la baie. Enfin, Euryléon allait sentir du sable sous ses pieds, plutôt que de la pierre et de la terre battue. Déjà, le sol changeait, la boue se faisait plus granuleuse, garnie de touffes de posidonie. Lorsque le doux vent d'ouest lui avait fait plisser les yeux, Créuse avait senti des larmes y monter. Son mari avait tendu une main couturée pour les essuyer du pouce.

— Trop d'émotion ? s'était-il enquis. Voudrais-tu rentrer ?

— Pas encore.

*

Créuse sentait à nouveau des larmes monter, mais ce n'étaient pas des larmes de peur, bien qu'elle fût terrifiée sans Énée pour la rassurer. Des volutes de fumée tourbillonnaient dans les rues en lui piquant les yeux : c'était pour cela que la suie traçait des sillons sur ses joues. Elle s'engagea dans une ruelle qui la mènerait en contrebas de la ville, à l'enceinte qu'elle pourrait suivre jusqu'à atteindre les portes. En dix ans, elle avait parcouru Troie d'innombrables fois : elle connaissait chaque maison, chaque carrefour, chaque méandre de ses rues. Mais alors qu'elle était sûre de se diriger vers le bas de la colline, elle se retrouva soudain dans un cul-de-sac. La panique lui serra la poitrine : elle voulut prendre une profonde inspiration et s'étouffa lorsque sa gorge se remplit de cendres

grasses. Des hommes la dépassèrent en courant, un tissu noué sur le visage pour tenir la fumée à distance – des Grecs, des Troyens ? Elle ne savait plus. Elle chercha désespérément quelque chose pour les imiter, mais son étole était restée chez elle. Impossible de retourner la chercher, même si elle avait pu retrouver son chemin, et elle n'était plus certaine d'en être capable.

Elle aurait voulu faire une pause, essayer de trouver un repère qui lui permettrait de se situer avec précision et de déterminer comment quitter la cité au plus vite. Mais elle n'en avait pas le temps. En remarquant que les émanations semblaient moins épaisses à ses pieds, elle s'accroupit un moment pour reprendre son souffle. Les flammes s'éten- daient dans toutes les directions, et bien qu'elle ne pût en juger avec la fumée qui lui brouillait la vue, certaines lui semblaient très proches. Elle revint sur ses pas jusqu'à retrouver le dernier carrefour. À gauche, un peu plus de clarté. À droite, les plus profondes ténèbres. Il fallait s'éloigner de la lumière, comprit-elle : ce devait être l'endroit où l'incendie était à son paroxysme. Créuse s'enfonça donc dans le noir.

*

Le soleil l'avait éblouie lorsqu'elle s'était appro- chée avec Énée du promontoire où les Grecs avaient installé leur camp, avec vue sur la plaine fluviale. Il n'était visible que depuis les hauteurs de Troie – la citadelle, les tours de garde. Créuse y grimpait pour le contempler chaque fois que son mari partait combattre hors des murs. Si elle

pouvait le voir dans la plaine, s'était-elle dit, même sans pouvoir l'identifier dans la confusion de boue, de sang et d'acier, elle pourrait le protéger. Et de fait, il était encore là aujourd'hui, marchant à ses côtés, main dans la main. En voyant la baie vide, le camp abandonné, elle s'était attendue à ressentir un grand soulagement. Mais en s'engageant sur le sable avec Énée, à peine avait-elle remarqué l'absence des navires ou les détritrus restés sur le rivage. Son regard, tout comme celui des autres Troyens qui les avaient devancés, avait été attiré vers le haut : vers le cheval.

Jamais aucun d'entre eux n'avait vu offrande si énorme, même ceux qui avaient visité la Grèce avant la guerre. Encore une façon pour les Hellènes de se distinguer, par l'extravagance de leurs sacrifices aux dieux. Pourquoi se contenter d'un unique taureau lorsqu'on pouvait faire une hécatombe ? Au début de la guerre, l'odeur de viande grillée avait passé l'enceinte pour emplir la cité alors que Créuse devait se contenter d'un peu d'orge et de lait pour tout repas. Les Grecs faisaient exprès, elle le savait bien, d'exhiber leurs carcasses devant une cité assiégée. Mais la faim ne suffirait pas à briser la volonté troyenne. Et lorsque les combats s'étaient étirés sur une année, puis d'autres, elle avait songé que les Grecs regrettaient peut-être leurs largesses d'antan : si seulement ils avaient préservé un peu de leur bétail, ils auraient pu en faire tout un élevage, nourri aux posidonies, pour sustenter leurs soldats qui maigrissaient à vue d'œil.

Mais cette offrande-là était si imposante qu'on eût dit une illusion d'optique. Créuse avait détourné

un instant les yeux ; en les relevant, elle avait été abasourdie une fois de plus par sa taille, au moins trois ou quatre fois celle d'un homme. Bien que rudimentaire – qu'espérer d'autre des Grecs ? –, la silhouette était celle d'un cheval : quatre jambes, une longue queue, une encolure, quoique dépourvue de crinière. Le bois avait été maladroitement coupé à la hache, mais les planches étaient solidement clouées ensemble. Des rubans avaient été noués autour de la tête pour l'identifier comme objet de sacrifice.

— Je n'ai jamais vu une chose pareille... avait-elle soufflé à son mari. Et toi ?

Il avait secoué la tête : lui non plus, bien sûr.

Les Troyens s'étaient approchés avec méfiance, comme craignant que le cheval ne prenne vie et tente de les mordre. Laisser ce simulacre les effrayer était idiot, mais comment pouvait-il constituer la seule trace des envahisseurs disparus ? Les hommes s'étaient mis à discuter de ce qu'il convenait d'en faire ; leurs femmes étaient restées en arrière, échangeant des murmures sur cet étrange animal. Peut-être valait-il mieux empiler des brindilles et des herbes sèches à ses pieds pour y mettre le feu ? S'il s'agissait d'une offrande pour que le vent gonfle leurs voiles – ce ne serait pas la première fois, même si Créuse avait entendu parler de sacrifices bien plus terribles par le passé – les Troyens pouvaient-ils, en le détruisant, porter un dernier coup à leurs ennemis ? Les Grecs perdraient-ils ainsi la faveur des dieux ? Ou valait-il mieux s'emparer du cheval et l'offrir en leur propre nom ?

Les murmures s'étaient vite changés en cris à mesure que le débat s'enflammait. Des hommes qui hier encore se battaient ensemble, frères d'armes, frères de sang, s'envoyaient désormais des injures. Il fallait brûler le cheval, il fallait le préserver ; il fallait le pousser dans la mer, il fallait le hisser vers la ville.

Créuse aurait voulu qu'ils se taisent, tout simplement, pour qu'elle puisse s'étendre sur les dunes, étirer ses membres, sentir le sable sur sa peau. Elle n'avait pas connu la liberté depuis si longtemps. À quoi bon se préoccuper de l'offrande des Grecs ?

Elle avait pris la main d'Euryléon pour le rapprocher d'elle lorsque Énée s'était avancé, non sans tapoter le bras de sa femme. Même s'il ne souhaitait pas prendre part à la dispute, en tant que défenseur de Troie, il ne pouvait ignorer son devoir. Le quotidien des hommes avait été fort différent de celui de leurs épouses qui les attendaient durant le jour, les soignaient et les nourrissaient la nuit. Créuse avait compris qu'aux yeux d'Énée, l'endroit où ils se tenaient – cet endroit qu'elle aurait voulu vide de Troyens, pour pouvoir en profiter avec son fils et son mari – était encore un champ de bataille.

Soudain, les clameurs s'étaient tues et un homme aux pieds noueux, emmêlés dans ses robes pourpres, était passé devant Créuse d'un pas traînant, douloureux. Priam se déplaçait tel le vieillard qu'il était mais gardait la tête haute, en bon roi. Sa reine, Hécube, s'était placée avec lui au centre de la foule, trop fière pour rester en arrière comme l'avaient fait les autres femmes.

— Assez ! avait chevroté Priam.

Comme Euryléon tirait sur la robe de Créuse pour lui montrer ce qu'il venait de trouver – un scarabée creusant un laborieux tunnel dans le sable à leurs pieds – elle lui intima le silence. Rien dans ce premier jour hors des murs n'était à la hauteur de ce qu'elle s'était imaginé, une vision qui l'avait réconfortée dans ses heures les plus sombres. Elle avait tant rêvé du moment où son fils découvrirait pour la première fois les animaux qui vivaient sur le rivage ! Et voilà qu'elle le faisait taire pour que le roi puisse s'adresser à ses furieux sujets.

— Nous ne nous battons pas entre nous, avait poursuivi celui-ci. Pas aujourd'hui. Faites entendre vos voix tour à tour.

Au fil des arguments en faveur de toutes les décisions possibles et imaginables, Créuse avait pris conscience qu'elle n'avait guère d'opinion sur celle que prendrait Priam. Brûler le cheval, garder le cheval, quelle importance ? Le dernier homme à s'exprimer avait été Laocoon, un prêtre bien en chair, aux boucles noires soigneusement huilées, qui avait toujours aimé s'écouter parler. Il était convaincu qu'il fallait mettre le feu au cheval sur l'instant, afin d'apaiser les dieux, disait-il, qui avaient puni Troie pendant de si longues années. Toute autre action ne saurait constituer qu'une catastrophique erreur.

*

Des feux innombrables enveloppaient Créuse de leur fumée tandis qu'elle trébuchait vers l'enceinte de la cité. Elle espérait se diriger dans la bonne direction, sans en être certaine. Le souffle lui

manquait comme si elle eût couru vers le sommet d'une montagne. Impossible d'y voir devant elle ; elle avançait les mains tendues, l'une devant pour amortir sa chute si elle venait à tomber, l'autre à sa droite pour se guider le long des bâtiments. C'était là son seul moyen de s'assurer qu'elle allait bien de l'avant.

Une pensée hantait Créuse ; elle s'efforça de ne pas la laisser prendre corps, en ne l'autorisant à exister que sous une forme diffuse, et cela uniquement pour pouvoir la repousser immédiatement. Mais comment le nier plus longtemps ? La cité ne pouvait plus être sauvée. Tant de flammes, et dans toutes les directions. Toujours plus de poutres embrasées, une fumée toujours plus épaisse. Une ville de pierre pouvait donc brûler à ce point ? Créuse songea à tout ce qui finirait en cendres dans sa propre maison : ses vêtements, sa couche, les tapisseries qu'elle avait tissées pendant qu'elle portait Euryléon. Cette idée lui fit autant de mal que si elle avait marché droit dans le brasier. Elle avait perdu son foyer.

Mais comment était-ce possible ? Troie avait gagné la guerre. Les Grecs avaient fait voile, et en découvrant le cheval, les Troyens avaient fait exactement ce que leur avait recommandé l'homme...

Et elle comprit soudain, en un souffle terrible, ce qui avait mis le feu à sa ville. Dix ans à redouter la chute, et voilà que Créuse prenait la fuite pendant que tout s'effondrait autour d'elle. Dix ans d'un conflit dont les héros s'étaient déjà hissés au rang de mythe, et voilà que la victoire n'appartenait à aucun de ceux que chantaient les aèdes, aucun de ceux qui s'étaient battus sous les murs – ni

Achille ni Hector, morts depuis longtemps déjà. Non, la victoire avait été emportée par cet homme qu'ils avaient trouvé caché dans les roseaux, près du cheval, cet homme qui s'était présenté sous le nom de... Impossible de s'en souvenir. Un nom sifflant, tel un serpent.

*

— Sinon, avait sangloté l'homme.

Deux lances étaient pointées sur sa gorge ; il était tombé à genoux. Les éclaireurs troyens l'avaient trouvé sur l'autre berge du Scamandre, juste à l'embouchure du fleuve, caché parmi les buissons ras. Flanqué de ces gardes armés de couteaux en plus de leurs épieux, il avait été amené au milieu de la foule des Troyens. Des cordes lui liaient les poignets et semblaient avoir également enserré ses chevilles, à en croire les marques rouges qui s'étaient imprimées sur sa chair.

— Nous avons failli le rater, avait dit l'un des éclaireurs. Mais ces rubans rouges nous ont attiré l'œil.

Il poussa le prisonnier du bout de sa lance et celui-ci réprima un cri, bien que la lame n'eût pas traversé la peau. Étrange vision que cet homme. Peut-être avait-il par le passé pris soin d'huiler ses cheveux couleur souris, mais ils rebiquaient désormais sur sa nuque, plaqués par la boue qui lui recouvrait presque tout le corps. Il ne portait qu'un pagne ; même ses pieds étaient nus. Et pourtant, des rubans rouge vif lui ceignaient les tempes, si jolis et propres qu'ils n'en étaient que plus incongrus sur cet homme – un homme qui n'était guère

plus qu'un animal, avait songé Créuse en l'entendant pousser un pitoyable hurlement.

— Ce qui devait me tuer causera bien ma mort !

Elle ne pouvait réprimer son dégoût face au Grec sanglotant dans sa crasse. Pourquoi les éclaireurs ne l'avaient-ils pas tué dès l'instant de sa découverte ?

— Silence, avait dit Priam en levant deux doigts de sa main gauche.

La foule s'était tue, et même les sanglots du prisonnier avaient diminué.

— Es-tu grec ? Oui ? Et pourtant, on t'a laissé ici ?

— Pas intentionnellement, ô roi, avait dit Sinon en essuyant la morve qui lui coulait sur le visage. J'ai fui. Les dieux me puniront, je le sais. Mais je ne pouvais pas supporter qu'on me...

Il avait à nouveau fondu en larmes.

— Contrôle-toi, avait ordonné Priam. Ou mes hommes te tueront sur l'instant, et ta chair nourrira les mouettes.

— P... pardonnez-moi, avait lâché Sinon après un dernier sanglot.

— Bien. Tu t'es donc enfui ?

— Oui, bien que je sois grec et que je me sois toujours battu aux côtés de mes frères. Je n'étais encore qu'un jeune garçon lorsque je suis arrivé ici avec mon père. Il est mort il y a bien des années, tué par votre héros, Hector.

Un murmure avait traversé la foule des Troyens.

— Ne vous méprenez pas, s'était écrié Sinon en regardant autour de lui pour la première fois. Je parle avec respect. Nous étions ennemis. Hector ne l'a pas tué par malice : il l'a abattu sur le champ de

bataille et n'a rien dérobé à son corps, pas même son bouclier, pourtant si finement ouvragé. Je n'ai nulle rancune envers Hector et les siens.

La perte d'Hector avait été si terrible, et encore si récente, qu'une ombre était passée sur le visage de Priam ; il avait même semblé s'égarer un moment, avait songé Créuse. Cet homme devant son peuple n'était plus un roi, mais un vieillard brisé par la vie, au cou presque trop frêle pour le poids des colliers d'or qu'il portait encore. Le prisonnier l'avait peut-être senti, lui aussi, car il avait avalé sa salive ; et, en reprenant la parole, il parlait si bas que Créuse devait tendre l'oreille pour l'entendre. Il ne s'adressait plus qu'au roi.

— Mon père avait d'autres ennemis, de puissants ennemis parmi les Grecs. Et nous avons eu l'infortune d'éveiller l'hostilité de deux d'entre eux en particulier. Je vous jure que ni moi ni mon père n'avions rien fait pour mériter cela ! Mais Calchas et Ulysse étaient contre lui depuis le début, et donc contre moi.

Au nom maudit d'Ulysse, Créuse n'avait pu réprimer un frisson.

— Nous pouvons entendre un ennemi d'Ulysse, avait dit Priam avec lenteur.

— Merci, ô roi. C'est le plus haïssable des hommes ! Les soldats grecs le détestent, lui qui se comporte comme un grand guerrier ou un noble souverain. Il n'a rien d'exceptionnel aux armes, et ce qu'il appelle son royaume – Ithaque – n'est rien qu'un tas de pierres que nul ne lui envierait. Et pourtant, il a toujours été traité en héros par notre chef, Agamemnon, et tous les autres. Son arrogance n'a fait que grandir en conséquence !

— Je n'en doute pas. Mais rien de tout cela n'explique ta présence, ni la disparition si soudaine de tes compatriotes. Quant à Calchas, je n'ai jamais entendu ce nom.

Sinon avait rapidement battu des paupières, clairement conscient – songeait Créuse – que sa survie dépendait de sa rapidité à s'exprimer.

— Cela fait un certain temps, ô roi, que les Grecs savaient qu'il leur faudrait bientôt partir. Calchas est leur grand prêtre, et il a demandé aux dieux de plus heureux présages. Mais leur réponse est restée la même, et ce depuis l'hiver dernier : Troie ne tombera pas face à une armée qui campe sous ses murs. Agamemnon a longtemps refusé de l'entendre, bien sûr, tout comme son frère Ménélas. Ils ont néanmoins dû se rendre à l'évidence. Les Grecs en avaient assez d'être loin de leur foyer. Puisque l'on ne pouvait gagner la guerre, mieux valait emporter le butin et faire voile pour la Grèce. Bien des hommes soutenaient cette opinion...

— En faisais-tu partie ?

— Pas au conseil de guerre, avait souri Sinon. Je ne suis pas roi ; on ne m'aurait pas autorisé à m'exprimer. Mais j'étais bel et bien de cet avis lorsque nous discutons entre soldats. Moi aussi, je voulais partir. Je soutenais même que nous n'aurions jamais dû venir, ce qui m'a attiré des ennemis. Pas parmi mes pairs, qui étaient d'accord avec moi, mais parmi leurs meneurs, ceux dont la réputation était en jeu. Comme Ulysse. Même ceux-là, cependant, ne pouvaient s'opposer à un message tout droit venu des dieux. Avec réticence, ils ont accepté ce départ.

— Et ils t'ont laissé ici pour te punir ?

Les éclaireurs de Priam avaient relevé leurs lances, qui ne pointaient plus droit sur la gorge de Sinon. Celui-ci s'était mordu la joue un moment, le visage toujours couvert de boue et sillonné de larmes.

— Non, ô roi... Connaissez-vous l'histoire du départ vers Troie ? La flotte massée à Aulis, encalminée par la disparition des vents ?

Autour de lui, on hochait la tête. Tous ici avaient bel et bien entendu ce récit, et l'avaient colporté eux-mêmes : comment les Grecs avaient offensé Artémis, qui les avait privés de vent jusqu'à ce qu'ils l'apaisent. L'horreur du sacrifice humain qu'ils avaient commis en retour. Une cruauté typique des Hellènes. Quel Troyen l'ignorait ?

— Lorsque est venue l'heure de regagner la Grèce, Calchas et Ulysse ont fomenté un plan. Le roi d'Ithaque ne pouvait laisser passer cette chance de se débarrasser de moi...

Créuse avait de nouveau détaillé les rubans rouges aux tempes du prisonnier, et cligné des yeux. Il ne sous-entendait tout de même pas une chose si affreuse ?

— Je vois que vous avez compris, ô roi. Calchas a annoncé aux Grecs assemblés que les dieux avaient choisi leur sacrifice, et que c'était mon sang qui devrait les abreuver sur un autel de fortune. Les soldats ont regimbé, mais ils étaient trop heureux de n'avoir pas été désignés...

— Oui, j'ai bien compris. Ils songeaient à te sacrifier comme un animal.

— Ils n'ont pas fait qu'y songer : ils allaient passer à l'acte ! Ils m'ont attaché les mains, s'était écrié Sinon en montrant les cordes crasseuses qui

lui liaient encore les poignets. Ils m'ont attaché les pieds. Ils m'ont huilé les cheveux et y ont noué des rubans. Tout devait être parfait, bien sûr. Mais mes jambes n'étaient pas liées aussi fermement que mes bras, et lorsque l'on m'a laissé hors de vue des gardes, je me suis libéré par la force.

Voilà qui expliquait les marques autour de ses chevilles.

— Je savais que les gardes reviendraient bientôt me traîner jusqu'à l'autel. J'ai quitté le camp, d'abord en rampant, puis en courant, aussi vite que possible. Lorsque j'ai entendu que l'on donnait l'alerte, j'étais déjà presque à la rive, avec ses roseaux. Je m'y suis étendu pour me cacher !

Des larmes lui coulaient à nouveau sur les joues, et les yeux du roi de Troie étaient humides en retour. Créuse pleurait aussi, elle le savait. Quelle horrible histoire, même pour des habitués de la barbarie des Grecs ! L'épouse de Priam, Hécube, n'offrait aucun commentaire, les lèvres pincées, ses sourcils gris froncés.

— On s'est mis à ma recherche, avait poursuivi Sinon. J'entendais les hommes battre les hautes herbes de leurs fouets et de leurs lances. Je mourais d'envie de continuer à fuir, mais je savais que je ne pouvais prendre le risque d'être vu. J'ai donc attendu – ce fut la plus longue nuit de ma vie ! Je priais Héra qui m'avait toujours protégé. Et le lendemain matin, mes prières avaient été entendues. Les Grecs avaient décidé de construire cette offrande de bois plutôt que de sacrifier une victime de force. Après l'avoir édiflée et dédiée aux dieux, ils ont fait voile, sans moi. Malgré mon infortune, j'ai donc vécu quelques jours de plus que ce que



14078

Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 24 mars 2024*

Dépôt légal mars 2024
EAN 9782290393789
OTP L21EPLN003562-611337

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion